

ECRIRE EN SICILE APRES LA DISPARITION DES PERES : ENTRE TRADITION, HOMOLOGATION ET SICILIANITE

En 2002, analysant la situation de la littérature italienne durant les quinze dernières années, l'essayiste et critique littéraire Fabio Gambaro remarquait :

Le paysage littéraire italien s'est profondément transformé, en perdant quelques-uns de ses écrivains les plus représentatifs : des romanciers comme Alberto Moravia, Vasco Pratolini, Giorgio Manganelli, Giovanni Testori, Paolo Volponi, Domenico Rea, Mario Soldati, Giorgio Bassani, Gesualdo Bufalino ou Francesco Biamonti. [...] Ces auteurs ont laissé derrière eux un univers littéraire morcelé en pleine évolution dans lequel le roman occupe désormais une place dominante ; le renouveau des formes et des langages s'accompagnant souvent d'un retour à des modalités de narration plus traditionnelles, considérées comme les plus aptes à faciliter la communication avec le public, les librairies de la péninsule sont aujourd'hui envahies par les romans historiques et les romans de formation, ou encore les romans policiers et les romans comiques. [...] Deux genres littéraires considérés depuis longtemps comme 'mineurs' ont connu un succès grandissant : le comique et le roman noir¹.

La liste funeste de ces noms de disparus pourrait malheureusement s'allonger mais là n'est pas notre intention. Considérons-la plutôt comme le symptôme d'une époque de transition marquée à la fois par la fin d'une tradition (à travers la disparition physique de ses représentants), et une attention particulière accordée au genre du roman noir. A l'aube des années 1990, les grands noms de plume de la tradition littéraire italienne du XX^e

¹ GAMBARO, Fabio (janvier 2002). « Littérature italienne d'aujourd'hui », in *La Nouvelle Revue française*, p.115.

disparaissent, laissant derrière eux un vide. Du côté de la Sicile, la disparition des Pères est le signe d'une page littéraire tournée ou, si elle ne l'est pas tout à fait, qui est sur le point de l'être : Sciascia est mort en 1989, Gesualdo Bufalino, dans sa Comiso natale, nous a quittés en 1996. Restent deux écrivains de renom ayant contribué à bâtir cette tradition littéraire et qui appartiennent à la même génération : Giuseppe Bonaviri et Vincenzo Consolo, âgés respectivement de 87 et 78 ans. Or, toute tentative de raisonnement sur la littérature méridionale et plus particulièrement sicilienne de ces dernières années ne peut faire abstraction ni de l'abondante production de romans policiers, *gialli* ou noirs, ni du silence narratif de Consolo, un silence éloquent, car signe de l'extinction de cette utopie qui pendant plus d'un siècle s'était opposée à l'homologation et qu'Antonio Di Grado évoque dans son essai intitulé *Finis Sicilia*². La tradition narrative sicilienne que Giuseppe Traina³ a pu résumer à travers les grandes lignes suivantes : conscience hargneuse d'une altérité anthropologique, permettant à l'écrivain d'être à la fois le témoin et le juge du passé et du présent ; antihistoricisme tenace, presque toujours d'origine matérialiste, parfois tendu vers l'interprétation métaphysique ; projection vers la grande culture européenne tout en optant pour le choix de l'île et de ses habitants comme objet d'analyse ; tentation fréquente du roman cathédrale, fresque sociale ou saga familiale, dimension épique réinventée ; écriture qui procède sur les sentiers sinueux de la prose lyrique et baroque, ou sur ceux, tout aussi sinueux, du raisonnement analytique de style essentiel ; cette tradition donc, qui a rassemblé les grands auteurs en deux tendances ou familles expressives, celle de la lignée Verga – Vittorini - D'Arrigo – Bonaviri - Consolo *versus* celle regroupant De Roberto – Pirandello – Borges – Branchait - Sciascia, est-elle encore suivie de nos jours par les écrivains siciliens qui ont pris la plume dans les années 1990 - 2000 ?

La Sicile tout entière, et parfois sans grand discernement entre les spécificités d'une littérature orientale et occidentale, est associée dans l'imaginaire collectif à la mort violente, aux crimes de mafia au point qu'aujourd'hui, la jeune génération des écrivains palermitains s'exprimant dans la revue *Segno* en 2005, s'accordait à reconnaître, tout en cherchant à

² DI GRADO, Antonio (2005). *Finis Siciliae, scritture nell'isola tra resistenza e resa*, Roma, Bonanno editore. Dans son ouvrage, Di Grado, reprenant le concept historiographique élaboré précédemment par Tedesco, distingue deux filons dans la tradition littéraire sicilienne : « la linea lirico-evocativa e quella analitica e raziocinante ».

³ TRAINA, Giuseppe (2006). « Alte tirature, la giovane Sicilia », in SPINAZZOLA, Vittorio, *Tirature '06*, Milano, Il Saggiatore, p.72.

s'y soustraire, le poids de cet héritage culturel, label méridional devenu stéréotype, choix formel et déclinaison thématique obligée pour qui souhaite vendre et émerger sur la scène littéraire nationale. En d'autres termes, est-il possible d'écrire aujourd'hui en Sicile sans écrire sur la Sicile mafieuse ? Précisons qu'il ne s'agit pas de nier l'existence du phénomène social et anthropologique, comportement que Carlo Levi a condamné en son temps, soulignant combien l'attitude négationniste était alors fort répandue, dans un manuscrit inédit daté du 18 août 1960⁴ en ouverture duquel il écrivait : « Qu'est-ce que la mafia ? » « La mafia ? Mais cela n'existe pas. »

D'autre part, l'on ne peut ignorer l'héritage culturel d'un auteur comme Leonardo Sciascia, disciple de l'esprit des Lumières, qui dès ses premiers écrits, a placé son œuvre sous le signe de la clarté, de l'intelligence et de la raison, dénonçant dès 1956 dans *Le Parrocchie di Regalpetra* les méfaits de la société italienne, choisissant par la suite un moyen d'expression tenant à la fois du roman, de l'enquête policière et de l'essai, pour aboutir aux apologues sur la Mafia, *Il giorno della civetta* de 1961 et *A ciascuno il suo* de 1966, suivis des textes mettant en scène la corruption de la classe politique italienne, *Il Contesto* de 1971 et *Todo modo* de 1974. Il est notoire que Sciascia a fait de son île la métaphore⁵ de l'Italie, ne cessant de mettre sa plume au service d'une conscience civile et politique sans précédent. Et après Sciascia ? La mafia, les histoires de mafia n'ont cessé d'envahir le petit écran, de devenir matière première narrative et filmique, et il n'est donc pas surprenant qu'un auteur comme Andrea Camilleri, né en 1925, quatre ans seulement après Sciascia, ayant fait ses preuves à la fois dans le monde du théâtre (il a travaillé comme metteur en scène), de la radio (dès 1958 il a participé aux programmes radiophoniques de la RAI), et du cinéma (outre son activité de metteur en scène et réalisateur, il a enseigné une approche à l'époque novatrice, la 'Direzione dell'attore' au Centre Expérimental de Cinématographie –il eut d'ailleurs parmi ses élèves Marco Bellocchio et Luigi Perelli, le réalisateur des épisodes télévisés de *La Piovre*⁶), ait connu un succès fulgurant précisément au tournant des années 1990⁷.

⁴ L'information provient de SCIARRONE, Rocco (2003). « La mafia e le sue immagini, schizzi d'autore », in DE DONATO, GIGLIOLA, *Verso i sud del mondo, Carlo Levi a cento anni dalla nascita*, Donzelli editore, p.67. Le manuscrit auquel il est fait référence : Carlo Levi, *La mafia*, Fondo Carlo Levi, b.70, f.2058, cc.13481-13493.

⁵ SCIASCIA, Leonardo (1979). *La Sicilia come metafora*, intervista di Marcelle PADOVANI, Milano, Mondadori.

⁶ Les épisodes sur RAI 1 débutent en mars 1984.

⁷ Nous renvoyons à la Cronologia écrite par Antonio FRANCHINI dans CAMILLERI, Andrea (2002). *Storie di Montalbano*, Milano, Mondadori, Edizione I Meridiani.

Il faut ajouter que les événements historiques des années 1980 - 1990 ont largement contribué à concentrer la visibilité de la Sicile sur un plan quasi exclusivement mafieux : Consolo nous le rappelle avec solennité, lorsqu'il écrivait en 1982 sur cette Palerme qui avait été le théâtre en un an de plus de 70 crimes de mafia, parmi lesquels les assassinats de Pio la Torre⁸, et du préfet Carlo Alberto Dalla Chiesa.

Palermo è fetida, infetta. In questo luogo fervido esala odore dolciastro di sangue e gelsomino, odore pungente di creolina e olio fritto. Ristagna sulla città, come un'enorme nuvola compatta, il fumo dei rifiuti che bruciano sopra Bellolampo⁹.

Les épisodes sanglants palermitains de cette décennie furent d'une impitoyable férocité et sans les parcourir dans le détail, on se souviendra de l'escalade criminelle qui atteint son apogée en 1992 avec l'élimination de deux juges symboles. En mai, le juge Giovanni Falcone est tué par une charge de cinq quintaux d'explosif placée à son intention sur l'autoroute conduisant à l'aéroport. Falcone s'était engagé dans la lutte anti-mafia et avait été l'initiateur du Maxi-Procès en 1987 impliquant 465 accusés dont le parrain Toto Riina. Le 19 juillet, moins de deux mois après la mort de son ami et collègue Falcone, le juge Borsellino est tué à son tour dans l'explosion d'une voiture piégée Via D'Amelio, à Palerme. Consolo, témoignait à nouveau, en ces termes :

Questa città è diventata un campo di battaglia, un macello quotidiano. Sparano, fanno esplodere tritolo, straziano vite umane, carbonizzano corpi, spiaccicano membra su alberi e asfalto¹⁰.

La *cronaca* noire et mafieuse palermitaine, réalité physique incontournable, ne pouvait que déteindre sur une littérature naissante, fragilisée mais assurément en quête de nouvelles orientations tout comme de

⁸ Pio La Torre, communiste, fut élu comme Député au Parlement en 1972. Il proposa une loi qui introduisait le délit d'association mafieuse (Loi Rognoni-La Torre) ainsi qu'une norme prévoyant la confiscation des biens mafieux. De retour en Sicile en 1981, il fut Secrétaire régional de Parti. Le 30 avril 1982, il fut assassiné. En 1992, un mafieux repent, Leonardo Messina, révéla que le commanditaire n'était autre que Toto Riina, le chef du clan corléonais, en raison de la loi qui concernait la confiscation des biens mafieux.

⁹ CONSOLO, Vincenzo (2005). « Nelle mani di Cosa Nostra », in *Segno*, 'Leggere e scrivere Palermo', Palermo, Anno XXXI, n°265, p.27.

¹⁰ Ibid.

nouvelles modalités expressives. Depuis 1995, les initiatives éditoriales démontrent que le Sud est un laboratoire d'écritures fertile, un creuset culturel revitalisé, un lieu d'où l'on écrit dans l'esprit d'une quête identitaire façonnée à l'aune d'un rapport dialectique avec l'altérité, pour définir ou redéfinir une identité sicilienne mais avec le désir de sortir de l'impasse régionale, d'être enfin Italie, Europe. Il convient donc d'examiner de plus près quelques-unes de ces initiatives particulièrement significatives.

Tutta la Sicilia sta diventando Italia... ? ¹¹

C'est d'abord l'opuscule *Narrare il sud* qui retiendra notre attention. Dirigé et publié par Goffredo Fofi en 1995 et réunissant des artistes provenant aussi bien de la zone palermitaine que napolitaine, il témoigne d'un regain artistique dans ces deux zones géographiques, mais surtout d'une nouvelle vitalité littéraire pour toute une génération d'auteurs que l'on retrouvera dans une anthologie, toujours dirigée par Fofi intitulée *Luna Nuova* et qui sera publiée en 1997. *Narrare il sud* observe les profonds changements qui sont survenus dans la sphère sociale et politique ¹² avant

¹¹ En référence à une célèbre phrase tirée du roman le plus connu de Leonardo Sciascia, *Il giorno della civetta*, [1961]. Elle est prononcée à la fin du roman lors d'une conversation entre le capitaine Bellodi, retourné à Parme suite à l'échec de son enquête menée de main de maître -mais la mafia a gagné grâce à des alibis de dernière minute obtenus par la corruption-, et son ami Brescianelli. L'extrait est le suivant :

« Mais Brescianelli s'enquit de la Sicile : comment était la Sicile, comment on s'y trouvait. Et des crimes. Bellodi déclara que la Sicile était quelque chose d'incroyable.

-Oui, tu as raison, incroyable. Moi aussi j'ai connu des Siciliens ; ils sont extraordinaires...Et maintenant, ils ont leur autonomie, leur gouvernement. Moi, je dis que c'est le gouvernement de la chevrotine...Incroyable, c'est bien le mot qui convient.

- L'Italie aussi est incroyable. Il faut aller en Sicile pour constater combien l'Italie est incroyable.

- Peut-être bien que toute l'Italie est en train de devenir Sicile...Moi, il m'est venu une idée quand j'ai lu dans les journaux les scandales de ce gouvernement de la région. Les savants disent que la ligne du palmier, c'est-à-dire le climat propice à la croissance du palmier, remonte vers le nord...de cinq cents mètres par an, je crois...la ligne du palmier...Moi, je dis : la ligne du café fort, du café concentré ...Ça monte comme la colonne de mercure du thermomètre, cette ligne du palmier, du café fort, des scandales : ça remonte l'Italie, ça a déjà dépassé Rome...».

Traduit par Juliette Bertrand, introduction de Claude Ambroise, édition française Flammarion, 1961, p.170.

¹² « Molte cose sono accadute negli ultimi anni, cose gravi, trasformazioni decisive. Sembrava che nulla più dovesse cambiare e che la melma degli anni Ottanta dovesse sommergere tutto, come stava facendo con la complicità di tutti. Poi la storia si è rimesso in cammino, prima altrove e poi, ultimo cerchio più largo e distante, tra noi. Anche nel Sud. Farabutti notori, mediatori idolatrati sono finiti in carcere e sono spariti dalla scena politica ; nuovi nomi si sono imposti, e tra i nuovi farabutti, rappresentanti degli attuali trasformismi, persone e iniziative di alto spessore hanno avuto qualche spazio, e quantomeno hanno aperto contraddizioni diverse dalle passive accettazioni del passato. Una

de dresser un bilan des champs artistiques (cinéma, théâtre, littérature, photographie, musique) qui témoignent de la diversité et richesse des nouvelles interprétations et représentations de la société méridionale. Aux côtés du mentor Vincenzo Consolo, s'expriment deux auteurs plus jeunes car nés dans les années Cinquante, encore peu connus mais qui sont depuis devenus des figures importantes sur la scène littéraire palermitaine, Roberto Alajmo et Marcello Benfante. Si Alajmo prend acte de cette *movida* sicilienne sans parvenir encore à en dessiner les contours, Benfante s'aventure sur le terrain de la théorie littéraire, préconisant le recours à une autocritique féroce comme point de départ d'un printemps littéraire ardemment désiré :

Dobbiamo farci male. Niente è più assurdo e controproducente che l'assolverci. Dobbiamo navigare nel giusto mezzo tra la Scilla del patetismo populista e il Cariddi dell'umorismo cialtrone, evitando questi estremi esiziali. Ci vogliono più ironia e meno risate pacchiane, meno lazzi volgari, meno qualunquismo sornione, meno furbizia, meno fatalismo indolente, meno bozzettismo pittoresco. Il Sud deve ripensarsi con antipatia. Il folklore ammiccante e il piagnisteo corale sono le due facce speculari di un meridionalismo insopportabile. [...] L'acquiescenza bonaria di Luciano De Crescenzo e il ribellismo posticcio di Lara Cardella sono due modelli negativi da cui rifuggire con vergogna. Ma da ben altro dobbiamo guardarci. In primo luogo dal crogiolarsi compiaciuto nel pessimismo della sicilitudine, da un certo barocchismo sterile ¹³.

La sicilitude, concept renvoyant non seulement à l'ensemble des valeurs culturelles caractéristiques des Siciliens mais aussi, par extension, à un sentiment d'appartenance identitaire et à la défense de leurs traditions

nuova coscienza dello stato del paese si è imposta, pur se soffocata dal chiacchiericcio della stampa, dalla violenza della televisione, dal conformismo delle maggioranze e dalla pavidità delle opposizioni, troppo simili ai loro nemici per usi, mentalità, cultura. Una lenta opera di analisi e discussione si è avviata anche nel Sud, mettendo in dubbio la validità delle politiche degli anni Settanta e Ottanta, lo 'sviluppo senza autonomia' di cui ha scritto, tra gli altri, Carlo Trigilia, e su cui hanno vagamente insistito, analizzando senza miti e remore il malgoverno e le sue locali complicità, Salvatore Lupo, Gabriella Gribaudi, Piero Bevilacqua, Raimondo Catanzaro, Rosario Mangiameli, Fortunata Piselli, Stefano De Matteis. Essi ci hanno aiutato a vedere il Sud per quello che è : ricco in rapporto al mondo, ma condizionato dallo stato, dal potere centrale, e dal meccanismo clientelare ; luogo di contrasti tutt'altro che omogeneo, spazio di tensioni vecchie e di tensioni nuove al cui interno non è affatto facile individuare una positività, elaborare speranze a partire da forze chiare e posizioni coerenti ». FOFI, Goffredo (1995). *Narrare il sud*, Naples, Liguori editore, p.3.

¹³ BENFANTE, Marcello (1995). « C'era una volta », in FOFI, Goffredo, *Narrare il sud*, Naples, Liguori editore, p.14-15.

contre la tendance à l'homologation, est l'indicateur d'une représentation de soi vouée à l'échec faute d'être revisitée. Faut-il rappeler qu'un même discours anima les auteurs de la région napolitaine¹⁴ partagés entre *napoletaneria* et *napoletanità*? Pour revenir à la Sicile, il existe à côté d'une sicilitude nostalgique et fataliste, une *sicilianeria* identifiable sous les traits d'une Sicile artificielle, comme l'était la *napoletaneria*, où l'on joue à *être et faire* sicilien, c'est-à-dire à exposer la Sicile comme écorce, artifice, masque. Le critique littéraire Filippo La Porta ne s'est pas leurré sur ceux qu'il nomme *les auteurs au goût du Sud*¹⁵ mettant en garde contre l'instrumentalisation des représentations stéréotypées dans la production littéraire. Et la jeune génération des écrivains siciliens a pris amplement la mesure de cet écueil puisque les déclarations des 24 auteurs réunies dans la revue *Segno* de 2005 s'accordent à reconnaître les effets néfastes d'une logorrhée autoréférentielle, folklorique, *bozzettista*. Écoutons Beatrice Monroy dont la voix résonne avec le plus de force en ce sens pour dénoncer les effets néfastes de la mode du *giallo* :

Il mondo è pieno di culture assassinate e noi siamo una di queste, niente di più e niente di particolarmente entusiasmante, e come tutte le culture assassinate, viaggiamo su un doppio binario : da un lato essere mito esotico e dall'altro essere impresentabili. Gli imperatori del mondo hanno bisogno di avere luoghi mitici che scatenino nelle masse, rincitrullite da desideri di plastica, la nostalgia di un Altro, talmente assurdo da assicurare il proprio piccolo mondo fatto dal

¹⁴ « Napoli, è bene ricordarlo, è sempre stata luogo mitico, luogo frequentatissimo dalla letteratura classica, più topos che luogo. [...] Questa città ha prodotto - sia in senso attivo, cioè coi propri scrittori, sia in senso passivo, facendosi scrivere cioè da scrittori forestieri - una gran mole di letteratura artificiosa ». DURANTE, Francesco (1994). « Riapparizione di una città da cui si è lontani », in *Il risveglio della ragione. Quarant'anni di narrativa a Napoli 1953-1993*, a cura di Giuseppe Tortora, Cava dei Tirreni, Avagliano, p.55.

Lire aussi Antonio FRANCHINI lorsqu'il explique pourquoi, étant jeune, il refusait de lire tout ce qui évoquait de près ou de loin Naples, sa ville natale : « Su quasi tutti i giornali napoletani esistevano - come esisteranno ancora oggi - ampi spazi compiacenti per la glorificazione delle memorie partenopee. Erano pieni di cascami e di rimasticature, di luoghi comuni e di quadretti consolatori. Era la chincaglieria, la paccottiglia, gli 'articoli da regalo' che Napoli produceva prima di Hong Kong e di Taiwan. Era la napoletaneria. [...] Con *Ferito a morte*, ho capito che Napoli poteva essere oggetto di letteratura e di riflessione nella contemporaneità, senza necessariamente inciampare nelle trappole disseminate da un secolo abbondante di napoletanerie e senza rifugiarsi presso avi lontanissimi. Da allora ho capito che scrivere su Napoli si poteva e che essere vissuto a Napoli consegnava una ricca eredità di esperienze e non solo un retaggio di iatture ». FRANCHINI, Antonio (1994). in *Il risveglio della ragione. Quarant'anni di narrativa a Napoli 1953-1993*, a cura di Giuseppe TORTORA, Cava dei Tirreni, Avagliano, p.63.

¹⁵ « Gli autori dal sapore del sud ». LA PORTA, Filippo (2000). *Narratori di un Sud disperso*, Napoli, L'ancora del mediterraneo.

grande vuoto che si chiama denaro, successo. Noi non siamo molto diversi dal mito dei Caraibi, dell'Oriente ecc. Siamo i palermitani, coppola, sole, mare, mafia, città esotica, politici ridicoli che non sanno nemmeno parlare con un accento decente.[...] Allora come sono queste scritture dei palermitani? Ci sono i temi cari al cliché, quelli che fanno vendere e perché non vendere un poco della nostra faccia, non quella vera, dolorosa e crudele ma che ci tiene avvinti allo scoglio, ma la faccia piaciona, quella che ci dice che per narrare un'avventura di successo bisogna si tratti di morti ammazzati e ...il giallo impazza.[...] io credo che l'ossessione del giallo, dell'ammazzatina, nasconda e copra la poca volontà di ricerca letteraria indipendente¹⁶.

Entre *Narrare il sud* de 1995 et le numéro spécial de *Segno* en 2005, s'est déroulée une décennie sous les auspices de la valorisation et de la promotion de la littérature méridionale, selon des modalités parfois contradictoires. Après s'être imposé dans *Narrare il sud* sur la scène critique comme celui qui mit le feu aux poudres dans le feu d'artifice méridional, Fofi, qui est un observateur très attentif de la réalité sociale et de ses représentations artistiques, a confirmé ses compétences de talent-scout dans l'anthologie *Luna nuova* en 1997. Le postulat de Fofi se résume au constat suivant : pour réussir, les auteurs méridionaux doivent trahir leur Sud et accepter des modèles d'écriture imposés par le Nord.

Il *successo* dipende dalla pronta adesione a ispirazioni e regole costruite altrove e ciò è vero soprattutto per i giovani che aspirano a farsi strada negli abituali canali dominanti. Molte, troppe radici sono state tagliate negli ultimi decenni e certamente i giovani del Sud vanno assomigliando sempre di più ai giovani del Nord.

Il s'agit donc de *résister* aux tendances littéraires dominantes, étant entendu que par le terme de résistance Fofi désigne plus qu'une forme de repli protectionniste sur les racines culturelles et les modèles littéraires siciliens, une réaffirmation de leur originalité et de leur différence puisque là réside à ses yeux l'essence d'une identité littéraire¹⁷. Dans le fil de sa

¹⁶ MONROY, Beatrice (2005). "Scrivere a Palermo o scrivere Palermo?" in *Segno*, 'Leggere e scrivere Palermo', Palermo, Anno XXXI, maggio-giugno, p.51.

¹⁷ « La prima ricchezza dell'Italia sta nella diversità delle sue origini e delle sue città, stava nella varietà delle sue tradizioni e culture. Contro di essa si è accanita e si va ancora accanendo la storia, e un'idea di sviluppo, incurante di ogni differenziazione e libertà, di ogni ricerca e sperimentazione,

pensée, puisque la richesse culturelle de l'Italie est assurée par la diversité de ses cultures régionales, alors l'acte de résistance passera par une écriture capable de proposer une identité culturelle régionale brandie comme bouclier contre l'homologation galopante. Autrement dit : soyons présents sur la scène littéraire italienne mais restons siciliens ! Etrange paradoxe : le désir et la revendication d'une visibilité littéraire nationale passent par la défense, la revalorisation programmées et affichées d'une identité régionale !

Il reste à savoir si les auteurs ainsi adoués par Fofi ont pu échapper à la tentation des vieux clichés réducteurs d'une écriture autoréférentielle, nostalgique, pessimiste. Pour cela, les cinq auteurs siciliens présents dans l'anthologie, Giosuè Calaciura, Maria Attanasio, Domenico Conoscenti, Marcello Benfante et Roberto Alajmo se sont employés à la rédaction de nouvelles écrites, soit dans le droit fil d'une tradition fabuliste et magique avec des récits visionnaires, soit dans le sillage d'un réalisme dévolu à la représentation des contradictions d'un ordre social sicilien, à commencer par la remise en question de la structure familiale, qui en constitue l'un des piliers. Leurs nouvelles, nous dit Fofi, ne sont ni désespérées ni consolatrices, et leur style expurgé de toute tentation *pulp* à la Tarantino. Mais là encore, il faut se garder de prendre les déclarations de poétique pour argent comptant. De tous les récits, celui écrit par Giosuè Calaciura, intitulé *Cicciummardo*, présente les caractéristiques du texte programmatique tel qu'il est théoriquement conçu par Fofi. La nouvelle ayant pour protagoniste le personnage de Cicciummardo se reconnecte à la représentation d'un Sud arriéré, oublié de la civilisation, qui tient à la fois du *Rosso Malpelo* de Verga et du *Ciàula* de Pirandello. Cicciummardo est un personnage dont la *forma mentis* est façonnée sur le fond hostile d'un paysage sauvage et dévoreur d'hommes, où la vie se réduit à une lutte darwinienne pour la survie dans les mines de soufre. Il s'agit d'un récit qui entend puiser dans le

che propone ossessivamente gli stessi modelli, e sa ormai da tempo che la loro affermazione dipende dal formarsi attorno a essi di un consenso che non è affatto difficile da ottenere, salvo gravi periodi di crisi di un intero sistema. Coloro che li propongono sono anche, allo stesso tempo, i massimi artefici di una rete di formazione e informazione, comunicazione e pedagogizzazione che contempla i maggiori dei mezzi : televisione, giornali, pubblicità, radio, nell'ordine, e anche per il tramite di essi, e per la loro forza e onnipresenza, la scuola e la chiesa. Naturalmente l'editoria libraria è coinvolta in questo piano, scritto e non scritto, e tuttavia più che evidente, e non fa che accodarsi, lasciando a iniziative e collane non finalizzate soltanto alla ormai indissolubile combinazione di consumo e consenso, solo la possibilità di un lavoro ai margini ». FOFI, Goffredo (1997). *Prefazione a Luna nuova*, Lecce, Argo.

riche répertoire de l'oralité¹⁸, et est relayé par un narrateur désireux de fixer cette mémoire à l'écrit. En substance, dans la Sicile de la fin du XIX^e, Cicciummardo naît dans une famille de *zolfatari*, embrasse à son tour ce métier conformément à une vision déterministe de l'existence, mais lorsqu'un grave accident survient sur le lieu de travail, ensevelissant des centaines d'hommes, il est livré à lui-même en compagnie des autres enfants qui travaillaient dans la mine, abandonné de tous, et pour survivre pillera les fermes afin de se nourrir, mû par un instinct de survie qui sera interprété officiellement comme acte de banditisme. Devant l'ampleur du phénomène, l'armée est dépêchée afin de ramener l'ordre. Les jeunes pillards redoutés pour leur cruauté sont rapidement domptés, l'armée recourant à la délation des vaincus pour parvenir à capturer leur chef, Cicciummardo. La nouvelle de Calaciura, sous le couvert d'un récit s'inscrivant dans l'oralité, donc la culture populaire, révèle une véritable mise en abîme du discours de Fofi sur la résistance par la récupération de la Tradition. Le milieu culturel mis en scène est celui d'une Sicile/terre hostile où l'état de nature est assimilé à des coutumes primitives. Cicciummardo naît, héritant de cette loi inhérente au lieu selon laquelle la terre dévoreuse d'hommes lui transmet des instincts sauvages¹⁹ d'autant plus forts que l'enfant est laissé à l'abandon par la société : nous sommes en présence d'un premier élément narratif qui n'est autre que la victimisation du personnage dans le droit fil des écrits véristes adeptes des destins prédéterminés. L'enfant dans la perception populaire, chorale et officielle est diabolisé²⁰ alors que sa régression à l'état sauvage

¹⁸ « La storia di Cicciummardo e dei suoi compagni di rapina la raccontava mia zia Mela quando aveva novantadue anni e confondeva i nipoti del presente con i parenti della sua antichità del secolo scorso [...] ». Ibidem.

¹⁹ On notera en particulier le lien sémantique significatif entre le paysage dévoreur d'hommes « [...] la serpe gigantesca che divorava gli zolfatari sperduti o ritardatari [...], scopriva animali estinti che popolavano il sottosuolo quando ancora non esisteva il tempo, gli scheletri intatti che la roccia aveva divorato [...] » et Cicciummardo, caractérisé par une voracité sans précédent : « Cicciummardo e i suoi si sfamarono divorando ogni forma animale, [...] mordendo al collo i cani increduli, [...] più mangiavano più si rendevano conto che quella fame non aveva argini e l'alimentavano con la voracità delle astinenze prolungate. Continuarono a divorare masserie secondo i loro percorsi a casaccio [...] I contadini fuggitivi raccontavano ai carabinieri di Favara la voracità inesauribile di quei fantasmi d'oltretomba venuti a divorarsi il mondo [...] Lo rincorsero e lo raggiunsero benché avesse abbandonato la bestia moribonda e si difendesse con gli uncini delle sue mani di zolfatario, con i rampini del suo corpo prensile, i morsi della sua bocca cannibale ». Ibidem, p.35.

²⁰ « Fuggirono ancora più veloci quando videro Cicciummardo, perché aveva sembianze di bandito in foggia di fantasma infernale, con la sua fame insaziabile di carne che gli fece addentare un agnello vivo stupito di dover morire a morsi e non secondo lo sgozzamento di tradizione, con il suo linguaggio incomprensibile di demonio che parla alla rovescia per confondere le idee, che emanava vapori gialli di zolfo e puzzava di uova marce come tutti i demoni di sottoterra e ne portava i segni inestinguibili sin dalla cacciata dai Cieli ». Ibidem, p.33.

et animal est interprétée par le narrateur comme résultant non d'un choix mais d'une nécessité face aux carences étatiques. La victimisation s'accompagne d'une autre tonalité narrative, celle de résistance à l'envahisseur : dans la deuxième partie du récit, l'armée appelée en renfort pour ramener l'ordre vient du continent, elle impose sa langue et ses méthodes avec violence, et parce que ces envahisseurs ont exercé le pouvoir de façon autoritaire et méprisante, ils ont enseigné aux habitants les comportements de vengeance et de trahison réciproque qui entraînent l'arrestation progressive des enfants/bandits. Cicciummardo est poursuivi mais échappe à l'Etat qui avait pourtant mis en œuvre de fortes pressions sur les détenus et il devient une sorte de figure héroïque de la résistance à l'opresseur continental. Il en faut peu pour lire le récit comme un apologue vantant à la fois la Tradition (par le contexte vériste soigneusement revisité) et la résistance à l'homologation avec le personnage du jeune bandit.

Calaciura, tout en puisant dans la Tradition, œuvre toutefois sur un tout autre terrain que celui prôné par Fofi : dans sa nouvelle, il met au point une ressource stylistique qu'il affinera et développera par la suite, notamment dans le premier roman qui le fera connaître en 1998 du grand public, *Malacarne*²¹. La langue de Calaciura y est un feu d'artifice de métaphores, la syntaxe serpente sur de longues périodes ininterrompues par la ponctuation, la richesse de son expression est concentrée en une sorte de « volcanisme lexical et syntaxique »²² où la confession fleuve du mafieux (*malacarne*) se déverse sur le rythme d'un *cuntastorie*, conjuguant la violence mafieuse aux accords épiques d'un nihilisme cosmique. Si l'on considère le roman de Calaciura dans le cadre de l'évolution des modalités narratives ayant la mafia pour sujet, il s'agit là d'un réel tournant sur le plan stylistique. Avec Sciascia, le phénomène mafieux était devenu métaphore de l'exploitation, de l'abus de pouvoir, de la violence du monde, d'une condition de corruption qui dépassait largement la Sicile pour s'étendre à l'Italie entière. Tous ses personnages étaient non seulement imprégnés mais formatés par cette culture dont il ne donnait ni les causes, ni prévoyait la fin, mais dont il décrivait seulement les effets. Pasolini disait à propos de *Il mare colore del vino*²³ :

²¹ CALACIURA, Giosuè (1998). *Malacarne*, Milano, Baldini & Castoldi.

²² Nous empruntons cette expression à RICCIARDI, Stefania (2005). « La mafia da Sciascia a Calaciura. Dalla narrazione impossibile all'eruzione delle metafore narrative », in *Novecento*, Grenoble, Ellug, 3, p.57.

²³ SCIASCIA, Leonardo (1973). *Il mare color del vino*, Torino, Einaudi.

Non c'è personaggio di Sciascia che non abbia come perno del proprio comportamento questa categoria mentale della mafia, e la cui psicologia non ne sia stata inizialmente e una volta per sempre determinata ²⁴.

Dans l'impossibilité de remonter aux causes effectives de cette culture mafieuse, l'écrivain sicilien se concentrait sur les effets de ce mécanisme tout aussi immuable qu'implacable, capable de gangrener et d'occulter la vérité. A la différence de Sciascia, Calaciura harponne son personnage pour le décortiquer de l'intérieur, révéler ses états d'âme, mettre à nu son système de pensée : il n'interroge plus la vérité sur des crimes mais le for intérieur du *malacarne* afin d'en restituer l'âme noire et de lui attribuer un langage. C'est précisément par cette langue ²⁵, forgée dans un baroque des plus foisonnants et expressifs, à la fois « apocalyptique et hyperréaliste, métaphysique et dantesque » ²⁶ que Calaciura s'inscrit, tout en la renouvelant, dans la tradition des écrits mettant en scène des crimes de mafia.

S'affirmer dans la filiation culturelle par la langue, véritable marqueur stylistique

D'autres initiatives éditoriales qui ont surgi au tournant des années 1990 mériteraient une analyse approfondie dans la mesure où elles ont contribué à alimenter le débat autour de la littérature sicilienne de cette fin du XX^e-début XXI^e mais nous nous contenterons, pour l'instant, de les citer : la naissance du supplément littéraire *Stilos* en 1999 dans un quotidien régional comme *La Sicilia* qui atteste d'un intérêt croissant pour la littérature sicilienne contemporaine ²⁷, en 2000 l'essai de Filippo La Porta

²⁴ PASOLINI Pier Paolo (1999). *Descrizioni di descrizioni* in *Saggi sulla letteratura e sull'arte* (a cura di Walter SITI e Silvia DE LAUDE), Milano, Mondadori, collezione I Meridiani, p.1840.

²⁵ « Se esiste uno specifico della letteratura meridionale - soprattutto siciliana, da Cielo d'Alcamo, a Verga, a Pirandello - è proprio quello di saper cogliere il rimbalzo dal dialetto alla lingua, di verificare sullo stesso foglio di carta lo scarto fra due diverse interpretazioni della realtà. La scrittura nel Meridione utilizza quel materiale che si dispone fra dialetto e lingua. È in questo spazio, sempre in movimento, in accumulo, dove nulla si perde perché il nuovo sedimenta e l'antico torna in circolo, che si costruisce la scrittura, il senso stesso del Meridione ». CALACIURA, Giosuè (2003). « Dal Sud una lingua nuova e un nuovo mondo », in *Verso i Sud del mondo*, a cura di Gigliola DE DONATO, Roma, Donzelli, p.183.

²⁶ « Apocalittico e iperrealistico, metafisico e dantesco ». LA PORTA, Filippo (1999). *La nuova narrativa italiana*, Torino, Bollati Boringhieri, p.288.

²⁷ Gianni Bonina, coordinatore di *Stilos*, a accordé un entretien à Grazia Casagrande pour le site d'Alice.it. Un extrait significatif : « *Stilos* è una testata, come è stato notato per ultimo da Covi, che

*Narratori di un Sud disperso*²⁸ qui prend le pouls des jeunes générations d'écrivains siciliens et napolitains, et la même année l'anthologie *Disertori. Sud : racconti dalla frontiera*²⁹, pour la collection Stile Libero d'Einaudi, sous la direction de Giovanna De Angelis, pensée comme un recueil de textes censés indiquer les nouvelles voies narratives pour échapper à la stéréotypie, sans oublier la naissance de la revue *Mesogea*³⁰ en 2002 dirigée par le critique napolitain Silvio Perrella.

Mais revenons à la force expressive de la langue de Calaciura : dans son roman, la mafia n'est plus inénarrable, elle est dotée d'une voix qui dévoile les tréfonds de son âme criminelle. Ce choix consistant à *déplacer* la virtuosité narrative sur le plan stylistique et non plus sur la portée heuristique du récit de mafia, semble avoir fait des émules dans la jeune génération d'auteurs siciliens. Santo Piazzese et Roberto Alajmo, tous deux palermitains, en sont deux exemples frappants puisqu'ils ont choisi à leur tour des tonalités d'écriture comme marqueurs stylistiques. Le premier, Santo Piazzese, aborde le sujet de la mafia avec circonspection, comme un élément intégré au décor, toujours au second plan, et n'a de cesse de recourir à l'ironie et à l'autodérision comme mise à distance de la matière narrée, tandis que le second opte pour un grotesque cruel et impitoyable.

Santo Piazzese est l'auteur d'une trilogie³¹ policière se déroulant à Palerme, et déclare avoir choisi délibérément de rompre avec l'association traditionnelle consistant à faire d'un récit sur la Sicile, un récit de mafia :

La scelta di lasciare la mafia sullo sfondo fu una scelta molto ragionata, ma anche ambiziosa. Pensavo che farla affiorare qua e là nel libro, evocarla senza mai farla divenire un personaggio tridimensionale, e sopra tutto sforzarmi di accennarne come a una realtà così immanente nella città e nella società palermitana da rendere superfluo metterne a fuoco i meccanismi, le logiche, i modus

pensa solo all'autore e al libro seguendo il solo criterio della qualità. Un motivo in più per considerare coraggiosissima l'iniziativa di un editore che scommette in un settore nel quale quasi nessuno ha dimostrato altrettanto fegato. Consideri che Stilos è allegato a un quotidiano di provincia e non a un grande giornale nazionale. E consideri che esce in una regione dove il numero complessivo delle librerie è appena un terzo di quelle presenti solo nella sua bella città di Milano. Eppure abbiamo dimostrato che c'è anche in Sicilia una domanda di cultura che aspettava risposta. [...]Dieci anni fa, ha fatto notare Camilleri, sarebbe stato impensabile concepire solo l'idea di investire risorse finanziarie in un giornale esclusivamente di letteratura in Sicilia ».

²⁸ LA PORTA, Filippo (2000). *Narratori di un Sud disperso*, Napoli, L'ancora del mediterraneo.

²⁹ DE ANGELIS, Giovanna (2000). *Disertori. Sud : racconti dalla frontiera*, Torino, Einaudi, coll. 'Stile libero'.

³⁰ *Mesogea, Segni e voci dal mediterraneo*, rivista annuale, Messina.

³¹ PIAZZESE, Santo (1996). *I delitti di via Medina Sidonia*, Palermo, Sellerio ; (1998) *La doppia vita di M.Laurent*, Palermo, Sellerio ; (2002) *Il soffio della valanga*, Palermo, Sellerio.

operandi, sarebbe risultato ancora più efficace, perché più inquietante, che scrivere un libro nel quale fosse protagonista.

Si l'efficacité narrative est l'argument avancé par Piazzese pour justifier son choix, une autre raison, moins calculée narrativement mais tout aussi importante, précise ses motivations :

Ero stufo di tutta questa monocultura su Palermo, come se non fosse esistito altro da raccontare ; che so, la vita quotidiana degli abitanti normali, con i suoi flussi e riflussi, i riti, i vizi più o meno innocenti, le persone, la città, come può essere vissuta da uno che fa il mestiere del mio protagonista ³².

Répondant à la question de Salvatore Ferlita sur les raisons de la soudaine prolifération de romans policiers et romans noirs à Palerme depuis la fin des années 1990, Piazzese replace le phénomène, en partie, dans le sillage du succès de Camilleri qui a imprimé un véritable essor au genre policier, et a contribué à alimenter un phénomène de mode, cyclique selon lui, lié à des contingences particulières. Piazzese n'omet pas de reconnaître que, bien qu'étant une mode, « la letteratura giallo - noir è ancora così vitale che per ora sembra l'unica in grado di raccontare questo nostro paese, di interpretare gli umori delle tante realtà regionali, come pure le nostre grandi tragedie nazionali » ³³.

Or, à bien observer les déclarations de l'auteur puis le contenu de ses romans, il s'avère que la rupture tant désirée avec la tradition narrative sur la mafia n'est pas si aisée, ni aussi franche qu'elle pourrait paraître, surtout lorsque cette tradition est incarnée par Sciascia. Dans les deux premiers romans de Piazzese, la reconnaissance de cet héritage culturel est intégrée à même le texte par le biais d'une intertextualité caractéristique des pratiques d'écriture postmodernes, au point de mettre en place un véritable dialogue avec Sciascia par le recours à la pratique de la citation à outrance, explicite et ludique, faisant partie intégrante de la narration, comme ont pu le signaler avec justesse Silvia Roche ³⁴ et Massimo Carloni ³⁵. La dimension

³² PIAZZESE, Santo (2007). in *Palermo, I luoghi del noir, Conversazione con Santo Piazzese*, a cura di Salvatore FERLITA e Giuseppe TRAINA, Palermo, Kalós, p.23.

³³ Ibidem p.75.

³⁴ ROCHE, Silvia (2004). "Il giallo per Piazzese : Palermo e i meccanismi della psiche", in *Narrativa*, n°26, p.139-146.

³⁵ CARLONI, Massimo (2001). « L'anomalia delittuosa nei polizieschi di Santo Piazzese », in *Narrativa*, n°20-21, p.95-119.

intertextuelle a toutefois une double fonction narrative : elle peut être considérée non seulement comme un hommage intellectuel mais aussi comme paramètre d'écriture, mise à distance, réélaboration consciente et programmée d'une tradition désormais métabolisée. Précisons que les nombreux renvois aux textes de Sciascia suivent deux orientations : ils portent sur la sicilitude, sur la façon dont les Siciliens sont perçus par les continentaux et les étrangers, et sur la finalité du genre policier. Or, Piazzese prend délibérément le contrepied de ces deux points. Si Sciascia se targuait d'instrumentaliser la technique du roman policier pour faire un discours plus ample sur la politique et la société ³⁶, Piazzese s'efforce de prendre les distances de ce modèle : « Diceva Sciascia che la letteratura è la più assoluta forma che la verità possa assumere. Si rassicuri il lettore : pur lusingato dall'idea che questo romanzo possa essere giudicato letteratura tout court, l'autore non ha inteso somministrare verità, né palesi né dissimulate » ³⁷.

Enfin il prend soin de réélaborer le concept de sicilitude, ce qu'il réalise à travers son personnage La Marca, protagoniste des deux premiers romans, qui ne se prive pas de lancer ses flèches pétries d'ironie, parfois de sarcasme, sur l'image stéréotypée des Siciliens telle qu'elle est communément véhiculée :

Mi capita sistematicamente all'estero. E non sempre è l'accento a tradirmi. Certe volte basta solo un'occhiata per catalogarmi. Dicono che ho l'aria così italiana, per come sono vestito, perché sono così distinto, per gli accessori, e cavolate simili. Io allora attacco con la solita tiritera sul mio essere siciliano, tanto per vedere come la prendono. E undici volte su dieci, tirano fuori la storia della piovra, con obbligato e futile contorno di lupare tecnologiche. Io a questo punto, mi metto a sparare balle sempre più grosse per vedere chi si stufa per primo ³⁸.

³⁶ « La mia è dunque una materia saggistica che assume i modi del racconto, si fa racconto. Il processo di trasformazione non è facile : e perciò io sono particolarmente attento ed accorto nella tecnica del raccontare. Spesso anzi mi servo della tecnica narrativa in un certo senso più sleale nei riguardi del lettore, quella che impedisce al lettore di lasciare a metà un libro, la tecnica voglio dire, del romanzo poliziesco ». SCIASCIA, Leonardo (1974). in MAURO, Walter *Leonardo Sciascia*, Firenze, La Nuova Italia, p.2.

³⁷ PIAZZESE, Santo. Nota a *Il Soffio della valanga*, Palermo, Sellerio, p.329.

³⁸ PIAZZESE, Santo. *La doppia vita di M.Laurent*, Palermo, Sellerio, p.37.

La Marca, un universitaire biologista de formation, véritable alter ego ³⁹ de l'auteur, appartient à cette catégorie de personnages qui ne se prennent jamais au sérieux, deviennent enquêteurs un peu par hasard, curieux, adepte d'un cynisme flirtant avec l'impertinence, amateur de bonne chère, passionné de lectures et de musique (les pages regorgent avec ostentation de titres de disques et de livres dans l'effort de brosseur un portrait d'intellectuel averti). Particulièrement intuitif et observateur, il mène ses deux enquêtes en parallèle de celles conduites officiellement par son ami commissaire, Spotorno, qui sera par contre le protagoniste du dernier volet de la trilogie. De toutes ses caractéristiques psychologiques, on retiendra une idiosyncrasie indéfectible contre tout ce qui est formel et bureaucratique, et une propension affichée et constante à l'autodérision. Les deux premières trames policières ne mettent pas en scène des crimes mafieux mais des histoires passionnelles, de convoitise, d'affaires plus ou moins licites, d'amours clandestines qui finissent mal. Or, à travers La Marca, Piazzese raconte surtout sa ville, Palerme, dont il restitue la beauté décadente, une ville tout en contrastes ⁴⁰ où se côtoient la dégradation et la splendeur, qu'il hume et goûte de tous ses sens en éveil. L'enquête policière semble n'être qu'un prétexte pour raconter cette ville et ses habitants : en effet, Piazzese s'attache à une évocation très précise et détaillée de la topographie de Palerme, même s'il joue parfois à inventer de nouvelles rues afin de dérouter ses lecteurs (ses inventions sont le fruit d'une pratique intertextuelle affichée puisque les noms de rue inventés renvoient explicitement aux maîtres du roman policier européen, notamment à Simenon et à Vázquez Montalbán) ⁴¹. Il nous livre une vision de Palerme

³⁹ « Abbiamo un modo simile di interagire con l'ambiente esterno [...] ossessivamente filtrato attraverso l'ironia e l'autoironia. Se di autobiografia possiamo parlare, è un'autobiografia non di eventi ma sensoriale. E sistematicamente meteorologica ». PIAZZESE, Santo, *Palermo, i luoghi del noir*, Palermo, Kalós, p.50.

⁴⁰ L'auteur affiche une prédilection pour l'oxymoron comme figure stylistique particulièrement expressive. Lisons plutôt :

« L'ossimoro è uno strumento molto potente e efficace al servizio della lingua. Racchiude in sé il dramma della contraddizione, ma nello stesso tempo, lo risolve in una sintesi fulminante ». Mais encore : « Palermo è una contraddizione estrema ». Ibidem, p.82.

⁴¹ « Più che cambiare nome ad alcuni luoghi, ne ho inseriti di nuovi. Sono luoghi topici, luoghi in cui avvengono i delitti o dove vivono o lavorano i protagonisti o le vittime e gli assassini dei romanzi. Era inevitabile, per non rischiare coincidenze false ma ipotizzabili tra personaggi fittizi e persone realmente esistenti. È stato anche una specie di gioco, perché i nomi scelti non sono affatto casuali. Per esempio, via Riccardo il Nero, la strada che è l'epicentro topografico dell'intrigo raccontato ne *La doppia vita di M.Laurent*, è la traduzione di Boulevard Richard Lenoir, l'indirizzo privato del commissario Maigret, secondo Simenon. A Palerme, non esiste nemmeno la via degli Orefici, da cui parte la via Medina-Sidonia, sede del dipartimento in cui lavora La Marca, protagonista dei miei

hébété sous le souffle brûlant du sirocco, peuplée d'hommes et de femmes au caractère forgé par la rudesse du climat ; il décrit des quartiers historiques comme celui de la Kalsa, parcourant d'un regard quasi anthropologique les changements survenus en son sein au contact de la modernité⁴², il raconte une Palerme qu'il a vu évoluer au fil du temps, *sa* Palerme, bigarrée, olfactive (un mélange de jasmin entêtant et de poubelles), gastronomique (la Marca aime la cuisine traditionnelle que l'on achète et consomme dans la rue), culturelle. L'écriture de Piazzese tend aussi à raconter les Palermitains, à travers des détails de leur comportement qui éclairent un substrat culturel nourri de fourberie et de méfiance naturelle, instinctive, qui fait que l'on ne découvre pas son jeu tout de suite (La Marca, dans le premier roman, ne raconte pas aussitôt à son ami policier que c'est lui qui a découvert le cadavre et cette réticence informative acquiert valeur anthropologique), mais aussi à travers des descriptions d'intérieurs de maisons, des goûts culinaires, des mots renvoyant à l'insularité⁴³, une foule de détails disséminés dans les textes de façon à exprimer au final la substance identitaire des Palermitains et à restituer une image de la Sicile plus fidèle à un vécu quotidien, où la mafia, pourtant présente de façon diffuse à la fois dans le tissu social et mental, n'est pas récupérée comme modalité narrative⁴⁴.

Ces deux romans nous semblent être une façon de revisiter une sicilitude mise à mal, comme si, dans une période où la vogue des romans criminels mafieux bat son plein, où la filiation culturelle d'avec Sciascia est

primi due libri e il cui nome tradotto fa riferimento a un altro luogo maigrettiano : Quai des Orfèvres, sede della polizia giudiziaria parigina. E, ancora, vicolo Valvidrera, sul quale si affaccia la casa di La Marca, omaggio stavolta a Vázquez Montalbán. Alcuni riferimenti che ho disseminato nei romanzi appaiono fuorvianti ai palermitani. In effetti mi sono divertito a confondere lievemente le acque, inserendo delle piccole rotazioni asimmetriche nella topografia cittadina ». PIAZZESE, Santo (2007). in *Palermo, I luoghi del noir, Conversazione con Santo Piazzese*, a cura di Salvatore Ferlita e Giuseppe Traina, Palermo, Kalós, p.35.

⁴² « La città che man mano emerge dalle note sparse e non di rado ironiche dell'io narrante sembra essere approdata ad un precario e talvolta schizofrenico equilibrio tra la secolare eredità storico-sociale e una modernità non di rado superficiale ». CARLONI, Massimo (2001). « L'anomalia delittuosa nei polizieschi di Santo Piazzese », in *Narrativa*, n°20-21, p.101.

⁴³ « - La signora ?

-Si, l'inquilina, quella di laffuori.

Laffuori, è la traduzione in italianese del termine siciliano che indica il Nord in senso lato, anche se per qualcuno dei miei concittadini laffuori inizia in Calabria ». PIAZZESE, Santo, *La doppia vita di M.Laurent*, p.180.

⁴⁴ « È una Palermo, quella disegnata da Piazzese, che fa a meno dell'iconografia classica legata alla Piovra. Di mafioso c'è solo un certo modo di stare al mondo, che trova consustanziazione nella macchina posteggiata in terza fila, o nell'arroganza senza confini di certi tipi poco raccomandabili ». FERLITA, Salvatore « Santo Piazzese, dall'A alla Z. », in *Palermo, I luoghi del noir, Conversazione con Santo Piazzese*, a cura di Salvatore FERLITA e Giuseppe TRAINA, Palermo, Kalós, p.85.

incontournable, il ne restait comme possibilité que celle de la citer, non point tant pour la parodier que pour prendre le contrepied, et construire à partir de l'ancien, recentrer l'attention sur une identité palermitaine à redécouvrir. Il ne s'agit plus, pour reprendre la célèbre métaphore botanique de Sciascia, de la ligne du palmier se déroulant vers le nord pour signifier que l'Italie entière tend à devenir progressivement Sicile et à se doter de processus mentaux et de dynamiques économiques et sociales de type mafieux, mais d'une Sicile qui veut désespérément être et devenir Italie, pour être acceptée dans sa normalité quotidienne et son identité retrouvée.

Au paroxysme de la récupération générique : le cas d'Alajmo

Cuore di madre de Roberto Alajmo, publié en 2002, est un roman qui indispose, met mal à l'aise, en raison de son hyperréalisme confinant avec le grotesque et de la monstruosité qu'il relate. Cosimo Tumminia, quadragénaire célibataire, vit dans un petit bourg de la campagne sicilienne⁴⁵ où il répare des bicyclettes dans l'atelier dont il a hérité à la mort de son père. Un métier absurde dans un village montagneux où il fait trop chaud pour pédaler au moins cinq mois par an. Cette note marginale est la première touche d'un portrait impitoyable brossé par Alajmo. Son personnage, au physique ingrat (maigre et triste), à la vie sociale et affective inexistante, bouc émissaire d'une communauté baignant dans la superstition et la bêtise conjuguées, n'a rien de ces fous du village d'antan ou de ces marginaux dont la *différence* était appréhendée par la communauté comme porteuse de vérité ou d'une sagesse *autre*⁴⁶. Cosimo partage son temps entre une attente stérile de clients improbables –attente rythmée par la lecture de *La settimana enigmistica* –, et une mère castratrice, intrusive et jalouse jusqu'au jour où on lui demande de garder pendant quelques jours un enfant séquestré. La mafia n'est jamais nommée mais on comprend par déduction qu'elle est à l'origine de cette requête ; les ravisseurs n'apparaissent jamais dans le roman et leur présence/absence inquiétante est matérialisée par l'enfant qu'ils ont confié à Cosimo. Le roman a la

⁴⁵ Bien que l'auteur indique avoir inventé de toute pièce le lieu où se déroule l'intrigue, il nomme fortuitement la petite ville de Mussomeli qui existe vraiment : elle se trouve au cœur de la Sicile au Nord d'Agrigente et au sud ouest du Parc des Madonies.

⁴⁶ « Il candido Ciàula pirandelliano che 'scopre la luna' e il dolente Batà che di 'mal di luna' è affetto, o gli stolidi protagonisti dei *Mimi siciliani* di Francesco Lanza, sono i *diversi* di una comunità contadina che li accoglie e alla loro diversità attribuisce un senso ». DI GRADO, Antonio (2005). *Finis Siciliae, scritture nell'isola tra resistenza e resa*, Roma, Bonanno editore, p.27.

particularité de se dérouler comme un huis clos donnant à voir le comportement de Cosimo, devenu geôlier par pure vénalité, confronté à la tâche infâme dont il a été chargé et à la nécessité de cacher la vérité non seulement à la petite communauté dont il est issu mais surtout à une mère omniprésente et étouffante. Abordant le thème aisément identifiable d'un *mammismo* nocif dont son personnage Cosimo a bien du mal à s'affranchir, Alajmo s'aventure dans des dialogues très réalistes entre les deux protagonistes qui restituent la banalité affligeante des conversations autour des sujets domestiques de peu d'intérêt mais qui constituent l'unique horizon d'expérience de la mère et de son fils. En effet, le protagoniste est façonné dans les méandres complexes et contradictoires du sentiment et du devoir filial, tandis que le personnage de la mère est bâti sur une hyperbolique fonction nourricière d'ordre pathologique et obsessionnel. En parallèle de la séquestration d'un enfant qui est déjà en soi un acte abominable, l'horreur du roman noir suit un crescendo au fil des pages : elle commence par un contraste dérangeant entre la simplicité d'esprit de Cosimo dont la candeur immorale tranche avec l'absurdité de son sentiment de culpabilité dès lors qu'il déroge au rituel des visites quotidiennes à sa mère ; elle se poursuit dans son rôle de geôlier, à travers des maladresses pour tenter de rassurer l'enfant qui finissent par se transformer en actes de violence, car il ne sait que reproduire des schémas éducatifs qu'il a reçus ; elle s'intensifie dès lors que la mère découvre la situation et décide de la prendre en main pour sauver son fils Cosimo, dérouté par le silence incompréhensible des ravisseurs qui ne reviennent pas pour récupérer l'enfant ; elle atteint son apogée dès lors que les opérations sont placées sous la direction de cette mère grotesque et monstrueuse qui se préoccupe de ses fourneaux alors qu'un enfant se meurt dans la pièce d'à côté si bien que dans les pires moments de cette aventure sordide, la préoccupation culinaire des mets *fatti in casa* devient indécente. Puis, la mère choisit de mettre un terme à ce qu'elle considère le 'tourment' de son fils (inquiet de ne pas voir revenir les ravisseurs et d'avoir cet enfant mourant dans la maison) en éliminant au sens propre comme au figuré *l'élément perturbateur*.

Si les composantes essentielles du roman noir, l'horreur et la violence, sont réunies dans ce roman, certains éléments narratifs contribuent à l'enraciner dans un terreau culturel typiquement sicilien. Comme nous l'avons dit en préambule, les rares indications topographiques et le huis clos ne suffisent pas à déterminer cet enracinement sicilien. Le fait est qu'en dessinant les contours psychologiques de son personnage, Alajmo a puisé dans une foule de détails allant du comportement, aux paroles héritées d'une

éducation et d'un contexte qui l'ont vu grandir et devenir adulte. Cosimo n'agit pas par lui-même mais en conformité avec le *modus vivendi* de sa communauté d'appartenance : il est le produit culturel, horrible car poussé à son paroxysme, d'une société de mentalité mafieuse qu'Alajmo décrit non seulement dans ses effets pervers mais aussi dans sa dimension de *culture héritée, de substrat culturel irrémédiable*. Le roman devient ainsi métaphore d'une condition qui dépasse le fait narré et montre combien l'horreur a des racines culturelles lointaines et ancestrales.

Qu'il s'agisse d'auteurs ayant pris soin de réélaborer leur tradition en mettant l'accent sur une recherche expressive linguistique (cas de Calaciura) ou en adoptant l'intertextualité et la citation comme mise à distance de la tradition et réappropriation d'une sicilitude revisitée (cas de Santo Piazzese), on remarquera qu'ils ont en commun la volonté de mettre au centre de leurs écrits des individus, des tranches de vie, des fragments d'un réseau social typiquement sicilien. Et peut-être parviennent-ils à ce résultat précisément parce qu'ils ont pris la liberté de s'éloigner des contraintes liées au genre policier par lequel ils entendaient initialement - et pragmatiquement - se raccrocher aux modes éditoriales dominantes.

Alajmo, qui des trois est celui qui a le plus surfé sur la vague du *giallo* et du roman noir, a aussi pris soin de recentrer son écriture sur le sujet et ses motivations profondes, voire ancestrales. Sur le plan des modalités expressives, on remarquera toutefois que Piazzese, dans son dernier roman, réintègre au centre de l'intrigue la composante mafieuse dont il avait voulu garder les distances dans les deux premiers, comme si, après des pages et des pages d'autocitation et d'ironie, les efforts de résistance cédaient devant une formule narrative plus convaincante et éprouvée. Si Calaciura, Piazzese et Alajmo nous semblent offrir des exemples intéressants de romans écrits dans la pleine conscience d'un rapport problématique entre tradition et homologation, le recours à une forme générique à la mode comme le roman noir ou le roman policier impliquant une lisibilité aisée et peut-être, aussi, un certain succès éditorial ne fait pas toujours bon ménage avec la créativité littéraire. On prendra pour preuve les récits de Piergiorgio Di Cara⁴⁷, qui avant d'être auteur de romans, est commissaire de police et relate des intrigues mafieuses directement inspirées de son expérience professionnelle si bien que les romans deviennent des transcriptions romancées de situations

⁴⁷ DI CARA, Piergiorgio (2004) *L'anima in spalla*, E/O ; (2005) *Hollywood Palermo*, Mondadori ; (2006), *Vetro freddo*, E/O ; (2007) *Il ragazzo dai capelli rossi*, Perdisa Pop.

vécues et offrent aux passionnés des pages rythmées par l'adrénaline du policier expérimenté ; ou encore du roman de Giacomo Cacciatore, *L'uomo di spalla*⁴⁸, qui sous le couvert d'un horrible cocktail entre roman noir, thriller et fantastique revisite, sur les traces d'Alajmo, un *mammismo* sicilien confinant avec un sordide et un absurde gratuits. Il n'en demeure pas moins que la Sicile demeure un poste d'observation privilégié pour comprendre les dynamiques d'une littérature régionale *in fieri*, désireuse à la fois d'ouverture et de reconnaissance.

Bibliographie.

- ALAJMO, Roberto (2003). *Cuore di madre*, Milano, Mondadori.
- CALACIURA, Giosuè (1998). *Malacarne*, Milano, Baldini & Castoldi.
- CAMILLERI, Andrea (2002). *Storie di Montalbano*, Milano, Mondadori.
- CARLONI, Massimo (2001). « L'anomalia delittuosa nei polizieschi di Santo Piazzese », in *Narrativa*, n°20/21, p.95-119.
- , (1994). *L'Italia in giallo. Geografia e storia del giallo contemporaneo*, Reggio Emilia, Diabasis.
- CONSOLO, Vincenzo (2005). « Nelle mani di Cosa nostra », in *Segno*, n°265, 'Leggere e scrivere Palermo', Palermo, p.27-30.
- DE ANGELIS, Giovanna (2000). *Disertori. Sud : racconti dalla frontiera*, Torino, Einaudi, coll.'Stile libero'.
- DE DONATO, Gigliola (2003). *Verso i sud del mondo, Carlo Levi a cento anni dalla nascita*, Donzelli editore.
- DI GRADO, Antonio (2005). *Finis Siciliae, scritture nell'isola tra resistenza e resa*, Roma, Bonanno editore.
- FERLITA, Salvatore e TRAINA, Giuseppe (2007). *Palermo, I luoghi del noir, Conversazione con Santo Piazzese*, Palermo, Kalós.
- FOFI, Goffredo (1995). *Narrare il sud*, Naples, Liguori editore.
- , (1997). *Luna nuova*, Lecce, Argo.
- GAMBARO, Fabio (2002). « Littérature italienne d'aujourd'hui », in *La Nouvelle Revue française*, janvier, p.115-119.
- KERTESZ-VIAL, Elisabeth (2001). « Tra arcaismo e modernità : il giallo italiano nel 2000 », in *Narrativa*, n°20/21, p.81-94.
- LA PORTA, Filippo (1999). *La nuova narrativa italiana*, Torino, Bollati Boringhieri.
- , (2000). *Narratori di un Sud disperso*, Napoli, L'ancora del mediterraneo.
- MAURO, Walter (1974). *Leonardo Sciascia*, Firenze, La Nuova Italia

⁴⁸ CACCIATORE, Giacomo (2005). *L'uomo di spalla*, Flaccovio Dario; (2007) *Figlio di vetro*, Einaudi.

- NOVELLI, Mauro (2007). « Noir, il nero stinge », in *Tirature 2007*, a cura di Vittorio SPINAZZOLA, p.20-26.
- PASOLINI, Pier Paolo (1999). « Descrizioni di descrizioni » in SITI, Walter e DE LAUDE, Silvia, *Saggi sulla letteratura e sull'arte*, Milano, Mondadori, collezione I Meridiani.
- PERISSINOTTO, Alessandro (2008). *La società dell'indagine*, Milano, Bompiani.
- PIAZZESE, Santo (1996). *I delitti di via Medina Sidonia*, Palermo, Sellerio.
- , (1998). *La doppia vita di M.Laurent*, Palermo, Sellerio.
- , (2002). *Il soffio della valanga*, Palermo, Sellerio.
- ROCHE, Silvia (2004). « Il giallo per Piazzese : Palermo e i meccanismi della psyche », in *Narrativa*, n°26, p.139-146.
- SCIASCIA, Leonardo (1956). *Le Parrocchie di Regalpetra*, Bari, Laterza.
- , (1961). *Il giorno della civetta*, Torino, Einaudi.
- , (1966). *A ciascuno il suo*, Torino, Einaudi.
- , (1971). *Il Contesto*, Torino, Einaudi.
- , (1973). *Il mare color del vino*, Torino, Einaudi.
- , (1974). *Todo modo*, Torino, Einaudi.
- , (1979). *La Sicilia come metafora*, intervista di Marcelle Padovani, Milano, Mondadori.
- TRAINA, Giuseppe (2006). « Alte tirature, la giovane Sicilia », in *Tirature '06* a cura di Vittorio Spinazzola, Milano, Il Saggiatore, p.72-74.

Martine BOVO ROMOEUF
Université de Bordeaux